

Une autre victime de l'anarchisme

Le président McKinley tombe sous l'arme meurtrière d'un assassin

Il est frappé à l'exposition de Buffalo par un anarchiste polonais allemand

Le président en danger de mort

SON ASSASSIN EST ARRÊTÉ

Buffalo, 6.—Le secrétaire George B. Costely, a donné, ce soir, le rapport suivant :

Les médecins ont publié un bulletin à 7 heures, ce soir, disant : "Une tentative d'assassinat vers 4 heures. Une balle la frappée dans la partie supérieure de la poitrine, glissant sur l'osature. La seconde balle a atteint l'abdomen. On a constaté que la balle avait pénétré dans l'estomac. L'ouverture pratiquée à l'estomac a été fermée avec des fils de suture après lesquels ont été des recherches pour le projectile. La direction suivie par la balle n'a pu être trouvée malgré les recherches. La blessure de l'abdomen a aussi été fermée avec succès. On n'a constaté aucune blessure dans les intestins ou autres organes abdominaux.

Le président a subi l'opération parfaitement. Les poulx battait d'une manière satisfaisante, atteignant 120 à la fin de l'opération. La condition actuelle du président laisse entrevoir l'espoir de le sauver.

L'ASSASSINAT

Buffalo, 6.—Depuis vingt-quatre heures, tous les journaux portaient des gros titres annonçant "le plus beau jour dans l'histoire de Buffalo".

Aujourd'hui, les mêmes journaux annoncent avec des tons funèbres, une population terrifiée les détails du "jour le plus sombre dans l'histoire de Buffalo".

Le président McKinley, l'idole du peuple et de la nation américaine, le chef exécutif et l'hôte de la cité, est actuellement sur un lit de douleur à la suite de la plus horrible tentative d'assassinat qui se puisse concevoir. Sur l'avenue Delaware, à la résidence de John G. Milburn, président de l'Exposition Pan-Américaine, la balle épousa du président attend dans une anxiété qui se comprend mieux qu'elle ne se décrit, les nouvelles de l'état de santé de son digne époux.

Il était un peu plus de 4 heures, et le président recevait des visiteurs dans le Temple de la Musique, à l'Exposition Pan-Américaine. Lorsque l'assassin a été percuté. Quel sera le résultat de ce lâche attentat, nul ne saurait le dire quant à présent.

Se tenant au milieu de la foule, le président semblait idolâtré et chacun se hâtait d'aller lui presser la main, lorsque tout à coup l'assassin fit son apparition, son arme meurtrière à la main, et la joie qui régnait se changea en douleur et une panique s'en suivit.

Ce soir, une foule immense encombra les rues, se presse près des bureaux de journaux, attendant avec anxiété les derniers bulletins publiés sur l'état du président McKinley.

A la station de police, entourée d'une grande foule, un homme est assis, la vue fixée sur le plancher, et écoute sans y répondre les questions qui lui sont adressées.

L'assassin a eu lieu immédiatement après le grand concert d'orchestre des émissaires, dont seul un anarchiste ou un nihiliste est capable. L'assassin a commis son épouvantable crime sans broncher, et si le président survit, la Divine Providence sera seule à le remercier.

Le président, quoique sous la garde d'une escorte du Service Secret des Etats-Unis, se prêtait parfaitement à une attaque de ce genre, se trouvant alors près du dais adossé au grand orgue, côté sud de la structure.

Des foules nombreuses s'empressaient dans toutes les issues, pour jeter un coup d'oeil sur le président McKinley et avoir l'occasion de lui presser la main.

Le président était bien disposé et semblait joyeux de ces manifestations populaires. A sa droite se trouvait John G. Milburn, de Buffalo, président de l'Exposition, qui présenta au président les personnes de distinction du côté du président.

Il était un peu plus de 4 heures, lorsqu'un homme de taille moyenne, vêtu de noir, fendit la foule et s'approcha comme s'il voulait presser la main au président. Le président Milburn et le secrétaire Cortelyou s'aperçurent que l'un des mains de l'assassin était enveloppée d'un mouchoir. L'étranger s'avança vers le président, jeta un coup d'oeil à la main, et tendit la main à la manière américaine, lorsque tout à coup la détonation d'un revolver se fit entendre clairement malgré le bruit des voix, et des applaudissements de la foule. Un silence lugubre ne tarda pas à se faire, de même qu'après un formidable coup de canon.

Le président fut renversé, son arme lui fut enlevée et de solides bras l'empêchèrent de remuer. Pendant un moment, la confusion fut terrible, la foule voulait faire un mauvais parti au meurtrier, et des cris de rage s'élevaient de toutes les poitrines. Les personnes qui se trouvaient près des portes, se hâtèrent de sortir, tandis qu'au dehors, la populace essayait de se frayer un passage à l'intérieur de l'édifice, voulant se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Après le premier coup de feu, et pendant que les détectives s'emparaient de l'assassin, le président se retourna, marcha jusqu'à un fauteuil où il se laissa choir et enlevait son chapeau. Il laissa tomber sa tête

entre ses mains. En un instant le président Milburn et le secrétaire Cortelyou furent aux côtés du président McKinley. Ce dernier fit signe à la foule de se tenir calme. "Mais, vous êtes blessés", cria le secrétaire, "permettez-moi de constater la blessure." "Non, je ne le crois pas", répondit le président, "je ne suis pas gravement blessé, je vous l'assure."

Mais à peine avait-on entrouvert l'habit du président, qu'on s'aperçut qu'un mince filet de sang coulait sur la blancheur de la chemise du président et c'est alors que les craintes se confirmèrent et que la réalité apparut sous son vrai jour.

Le président fut transporté à la résidence de M. Milburn, à 7.25 heures, p. m.

L'ASSASSIN

L'assassin a été arrêté immédiatement et jeté en prison. Une tentative a été faite pour le lyncher, mais la police a réussi à le protéger et à le conduire à la plus proche station.

On a d'abord appris qu'il se nommait Léon Czolgosz. Mais son vrai nom est Frederick Neiman. C'est un polonais allemand et il est âgé de 28 ans. Il résidait au No. 1025, Broadway, Buffalo. Il a avoué à la police qu'il s'était récemment rendu à Cleveland pour tuer le président McKinley.

LE BLESSE

Le président McKinley a été atteint à la poitrine et à l'abdomen. Quatre médecins lui prodigent des soins. Ce sont les Drs Wynter, Mam et Van Pergara de Buffalo et le Dr Lee de St-Louis.

On dit qu'une seule balle a été extraite et que l'état du blessé est considéré comme très sérieux. Cependant, le bulletin de 10.40 p. m. donne un peu d'espoir. Il se lit comme suit : "Le bulletin suivant est publié par les médecins du président : "Le président est dans un état satisfaisant et il repose confortablement. Température 104, pulsations 124, respiration 24."

Il lui a été administré 100.2 pulsation 120, respiration 24. (Signé) P. M. Rixey, Roswell Parke, Georges Cortelyou.

LES EFFETS DE LA TRISTE NOUVELLE

Washington, 6.—La nouvelle de la tentative d'assassinat sur le président McKinley a été transmise ici par la Presse Associée, cette après-midi, et a créé la plus profonde sensation. Cependant, tout d'abord on refusait d'y ajouter foi, mais il a bien fallu se convaincre que le président était vraiment tombé sous l'arme d'un assassin. Et peu de temps après, les journaux confirmaient la nouvelle dans leurs éditions spéciales. M. Hackett, secrétaire à la Maison Blanche, venait de quitter le palais du président à 4 heures, et il s'est immédiatement précipité à prendre toutes les mesures nécessaires à l'effet de faire face à toute éventualité.

Londres, 6.—La nouvelle de l'attentat contre le président McKinley s'est propagée lentement et cette ville, lorsqu'elle a été connue et confirmée, elle a soulevé un sentiment général de regret et d'indignation. Les milliers d'Américains qui sont actuellement à Londres étaient pour la plupart au théâtre lorsqu'ils ont appris la nouvelle, et tous sont retournés à leurs hôtels dans la plus grande anxiété. Le président a été appelé, et il s'est immédiatement précipité à prendre toutes les mesures nécessaires à l'effet de faire face à toute éventualité.

LA PRESSE FRANÇAISE ET L'ATTENTAT DE BUFFALO

Paris, 8.—La nouvelle de l'attentat contre le président McKinley est arrivée tard pour pouvoir être publiée dans les journaux de l'après-midi. Elle n'a pas été connue par conséquent en dehors du monde de la presse, mais elle a provoqué partout un sentiment voisin de la consternation. M. McKinley était regardé comme le dernier personnage au monde qui fut exposé à être assassiné. On peut dire sans crainte d'un démenti que la nouvelle a été à Paris une énorme sensation.

Les journaux ont été très émus. Les Français, à quelque opinion qu'ils appartiennent, de nombreuses marques de sympathie car le président McKinley a toujours été regardé comme un ami de la France.

Les articles parus dans les principaux journaux expriment l'opinion des divers partis en France. Le "Figaro", le "Matin", le "Gaulois" et "l'Éclair" sont l'écho de cette sympathie.

"Le Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

"Le Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

Le "Figaro" paye un tribut particulier d'éloges à l'honnêteté personnelle de M. McKinley, mais voit en lui un représentant des syndicats et du régime protectionniste, nous demandant si l'on ne doit pas trouver l'explication du crime dans le fait que M. McKinley personnifiait aux yeux de la foule l'aristocratie et la richesse.

"Néanmoins, dit le "Figaro", la France se joint aux anglois et à l'indignation qu'éprouve le peuple américain parce que quelque M. McKinley fut le premier responsable des lois qui ont restreint les relations commerciales des deux peuples, il a plus tard consenti à adoucir ce régime et il a établi entre eux les affaires un moment interrompues. Nous nous souvenons des télégrammes affectueux de M. McKinley, à l'époque des négociations de paix entre l'Espagne et les États-Unis, en voyant au président de la république française, nous devons nous oublier la politique conciliante et humaine de l'Amérique en Chine et à l'heure actuelle M. McKinley étouffe le monde par sa modération et son esprit de justice dans le conflit entre la Colombie et le Venezuela. Aussi, souhaitons-nous bien sincèrement, que l'Amérique ne soit pas plongée dans le deuil."

Le "Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

Le "Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

Le "Figaro" paye un tribut particulier d'éloges à l'honnêteté personnelle de M. McKinley, mais voit en lui un représentant des syndicats et du régime protectionniste, nous demandant si l'on ne doit pas trouver l'explication du crime dans le fait que M. McKinley personnifiait aux yeux de la foule l'aristocratie et la richesse.

"Néanmoins, dit le "Figaro", la France se joint aux anglois et à l'indignation qu'éprouve le peuple américain parce que quelque M. McKinley fut le premier responsable des lois qui ont restreint les relations commerciales des deux peuples, il a plus tard consenti à adoucir ce régime et il a établi entre eux les affaires un moment interrompues. Nous nous souvenons des télégrammes affectueux de M. McKinley, à l'époque des négociations de paix entre l'Espagne et les États-Unis, en voyant au président de la république française, nous devons nous oublier la politique conciliante et humaine de l'Amérique en Chine et à l'heure actuelle M. McKinley étouffe le monde par sa modération et son esprit de justice dans le conflit entre la Colombie et le Venezuela. Aussi, souhaitons-nous bien sincèrement, que l'Amérique ne soit pas plongée dans le deuil."

Le "Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

Le "Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

Le "Figaro" paye un tribut particulier d'éloges à l'honnêteté personnelle de M. McKinley, mais voit en lui un représentant des syndicats et du régime protectionniste, nous demandant si l'on ne doit pas trouver l'explication du crime dans le fait que M. McKinley personnifiait aux yeux de la foule l'aristocratie et la richesse.

"Néanmoins, dit le "Figaro", la France se joint aux anglois et à l'indignation qu'éprouve le peuple américain parce que quelque M. McKinley fut le premier responsable des lois qui ont restreint les relations commerciales des deux peuples, il a plus tard consenti à adoucir ce régime et il a établi entre eux les affaires un moment interrompues. Nous nous souvenons des télégrammes affectueux de M. McKinley, à l'époque des négociations de paix entre l'Espagne et les États-Unis, en voyant au président de la république française, nous devons nous oublier la politique conciliante et humaine de l'Amérique en Chine et à l'heure actuelle M. McKinley étouffe le monde par sa modération et son esprit de justice dans le conflit entre la Colombie et le Venezuela. Aussi, souhaitons-nous bien sincèrement, que l'Amérique ne soit pas plongée dans le deuil."

Le "Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

Le "Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

tenait et disent qu'ils avaient eu connaissance du complot. La police n'a pas encore donné les noms des personnes qui ont été arrêtées. Les membres de la "Société Libre", et qui le prisonnier de Buffalo a été choisi pour commettre le crime.

Buffalo, 7.—1.30h. a. m. Aucun bulletin additionnel n'a été publié par les médecins du Président et l'on attend pas avant 3 hrs. La condition du président est toujours la même.

Durant toute la journée tranquille de dimanche des groupes se sont tenus dans les environs de la résidence de l'avenue Delaware où repose le habit du McKinley, attendant des nouvelles de son état. On craint, durant la même journée également les médecins se sont réunis, cinq fois en consultation. Le Dr Chs. McBurnie, de New-York est d'opinion que le président pourra être sauvé, cependant il n'est pas encore hors de danger. On espère que pour peu que l'état de santé ne s'aggrave pas durant les prochaines vingt-quatre heures, tout danger aura disparu. On craint l'empoisonnement du sang, on a formé d'un abès à l'endroit où la balle se trouve.

Jusqu'à présent il n'y a aucune apparence de danger imminent, mais à la moindre inflammation autour de la balle cette dernière sera extraite immédiatement.

Le président a reposé tranquillement pour la première fois aujourd'hui. Le président a pu prendre une nourriture sous forme liquide par le procédé d'injection hypodermique. La blessure extérieure a été examinée ce matin et semble en bon état de guérison.

Le vice-président Roosevelt, qui serait appelé à prendre la présidence durant le reste du terme présidentiel si le président ne survivait pas à ses blessures est allé chez le président immédiatement à l'issue de la messe.

SYMPATHIES GÉNÉRALES

Au nombre des témoignages de sympathies recueillis, il se trouve ceux de l'Empereur Guillaume, des rois du Portugal, d'Italie et de Belgique, du Sultan de la Turquie, du président Loubet, président de la République Française. Il y avait aussi une dépêche sympathique de Madame Labori, l'épouse de l'avocat éminent qui a défendu Dreyfus à Rennes.

DANS LA PUISSANCE

À Montréal, Québec, Ottawa, en un mot, dans toute la Puissance du Canada, la nouvelle de la tentative d'assassinat a été reçue avec la plus vive émotion.

À la cathédrale anglaise on a fait des prières publiques, hier soir, pour le rétablissement de la santé du président McKinley.

À ROME

Rome, 8.—Le Pape a prié le cardinal Martinelli, délégué papal aux États-Unis d'exprimer au gouvernement sa plus profonde sympathie et de lui adresser la tentative d'assassinat du président.

À OTTAWA

Sir Wilfrid Laurier a adressé un message de sympathie à lord Pauncefoot, l'ambassadeur anglais à Washington.

CONTRE LES ANARCHISTES

Washington, 8.—Le président de l'Association Nationale des chefs de police des États-Unis et du Canada a adressé une lettre au bureau de direction demandant sa coopération pour que les autorités dans les cercles de la police soient présentés à une conférence qui sera tenue l'an prochain alors que les mesures de défense seront prises pour détruire le danger des complots anarchistes.

LA PRESSE FRANÇAISE ET L'ATTENTAT DE BUFFALO

Paris, 8.—La nouvelle de l'attentat contre le président McKinley est arrivée tard pour pouvoir être publiée dans les journaux de l'après-midi. Elle n'a pas été connue par conséquent en dehors du monde de la presse, mais elle a provoqué partout un sentiment voisin de la consternation. M. McKinley était regardé comme le dernier personnage au monde qui fut exposé à être assassiné. On peut dire sans crainte d'un démenti que la nouvelle a été à Paris une énorme sensation.

Les journaux ont été très émus. Les Français, à quelque opinion qu'ils appartiennent, de nombreuses marques de sympathie car le président McKinley a toujours été regardé comme un ami de la France.

Les articles parus dans les principaux journaux expriment l'opinion des divers partis en France. Le "Figaro", le "Matin", le "Gaulois" et "l'Éclair" sont l'écho de cette sympathie.

"Le Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

"Le Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

Le "Figaro" paye un tribut particulier d'éloges à l'honnêteté personnelle de M. McKinley, mais voit en lui un représentant des syndicats et du régime protectionniste, nous demandant si l'on ne doit pas trouver l'explication du crime dans le fait que M. McKinley personnifiait aux yeux de la foule l'aristocratie et la richesse.

"Néanmoins, dit le "Figaro", la France se joint aux anglois et à l'indignation qu'éprouve le peuple américain parce que quelque M. McKinley fut le premier responsable des lois qui ont restreint les relations commerciales des deux peuples, il a plus tard consenti à adoucir ce régime et il a établi entre eux les affaires un moment interrompues. Nous nous souvenons des télégrammes affectueux de M. McKinley, à l'époque des négociations de paix entre l'Espagne et les États-Unis, en voyant au président de la république française, nous devons nous oublier la politique conciliante et humaine de l'Amérique en Chine et à l'heure actuelle M. McKinley étouffe le monde par sa modération et son esprit de justice dans le conflit entre la Colombie et le Venezuela. Aussi, souhaitons-nous bien sincèrement, que l'Amérique ne soit pas plongée dans le deuil."

Le "Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

Le "Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

Le "Figaro" paye un tribut particulier d'éloges à l'honnêteté personnelle de M. McKinley, mais voit en lui un représentant des syndicats et du régime protectionniste, nous demandant si l'on ne doit pas trouver l'explication du crime dans le fait que M. McKinley personnifiait aux yeux de la foule l'aristocratie et la richesse.

"Néanmoins, dit le "Figaro", la France se joint aux anglois et à l'indignation qu'éprouve le peuple américain parce que quelque M. McKinley fut le premier responsable des lois qui ont restreint les relations commerciales des deux peuples, il a plus tard consenti à adoucir ce régime et il a établi entre eux les affaires un moment interrompues. Nous nous souvenons des télégrammes affectueux de M. McKinley, à l'époque des négociations de paix entre l'Espagne et les États-Unis, en voyant au président de la république française, nous devons nous oublier la politique conciliante et humaine de l'Amérique en Chine et à l'heure actuelle M. McKinley étouffe le monde par sa modération et son esprit de justice dans le conflit entre la Colombie et le Venezuela. Aussi, souhaitons-nous bien sincèrement, que l'Amérique ne soit pas plongée dans le deuil."

Le "Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

Le "Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

Le "Figaro" paye un tribut particulier d'éloges à l'honnêteté personnelle de M. McKinley, mais voit en lui un représentant des syndicats et du régime protectionniste, nous demandant si l'on ne doit pas trouver l'explication du crime dans le fait que M. McKinley personnifiait aux yeux de la foule l'aristocratie et la richesse.

"Néanmoins, dit le "Figaro", la France se joint aux anglois et à l'indignation qu'éprouve le peuple américain parce que quelque M. McKinley fut le premier responsable des lois qui ont restreint les relations commerciales des deux peuples, il a plus tard consenti à adoucir ce régime et il a établi entre eux les affaires un moment interrompues. Nous nous souvenons des télégrammes affectueux de M. McKinley, à l'époque des négociations de paix entre l'Espagne et les États-Unis, en voyant au président de la république française, nous devons nous oublier la politique conciliante et humaine de l'Amérique en Chine et à l'heure actuelle M. McKinley étouffe le monde par sa modération et son esprit de justice dans le conflit entre la Colombie et le Venezuela. Aussi, souhaitons-nous bien sincèrement, que l'Amérique ne soit pas plongée dans le deuil."

Le "Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

Le "Matin" parle avec une bienveillance particulière de la modestie de M. McKinley, et de la pureté de sa vie domestique. Il conclut son article comme suit :

"Le hasard est souvent cruel et injuste, mais jamais plus que lorsqu'il permet à un fils insensé de tuer au nom d'une soi-disant idée de liberté le chef le plus démocratique du peuple le plus libre."

Le "Figaro" paye un tribut particulier d'éloges à l'honnêteté personnelle de M. McKinley, mais voit en lui un représentant des syndicats et du régime protectionniste, nous demandant si l'on ne doit pas trouver l'explication du crime dans le fait que M. McKinley personnifiait aux yeux de la foule l'aristocratie et la richesse.

"Néanmoins, dit le "Figaro", la France se joint aux anglois et à l'indignation qu'éprouve le peuple américain parce que quelque M. McKinley fut le premier responsable des lois qui ont restreint les relations commerciales des deux peuples, il a plus tard consenti à adoucir ce régime et il a établi entre eux les affaires un moment interrompues. Nous nous souvenons des télégrammes affectueux de M. McKinley, à l'époque des négociations de paix entre l'Espagne et les États-Unis, en voyant au président de la république française, nous devons nous oublier la politique conciliante et humaine de l'Amérique en Chine et à l'heure actuelle M. McKinley étouffe le monde par sa modération et son esprit de justice dans le conflit entre la Colombie et le Venezuela. Aussi, souhaitons-nous bien sincèrement, que l'Amérique ne soit pas plongée dans le deuil."

Le "Gaulois" dit : "Nous sentons le besoin d'exprimer au grand peuple des États-Unis, auquel tant de liens nous rattachent notre profonde sympathie et l'horreur que nous éprouvons pour le crime qui l'a jeté dans le deuil ; mais la grande confiance de ce grand peuple en Dieu lui permettra de se ressaisir lui-même et de poursuivre le cours de sa destinée."

"L'Éclair" déclare que l'attentat contre le président soulèvera autant d'indignation en France qu'en États-Unis et il rappelle les sentiments du "Pathic" exprimés par le peuple américain à l'époque de l'assassinat du président Carnot.

LEON CZOLGOSZ, L'ASSASSIN

Buffalo, 8.—Léon Czolgosz, l'assassin, a signé un aveu de six pages établissant qu'il est anarchiste et que c'est sous l'influence d'un ami Goldmann dont il a lu les écrits et écouté les discours qu'il s'est enrôlé dans l'association. Il nie avoir aucun complot et prétend s'être décidé à agir il y a trois jours seulement ; c'est alors qu'il acheta le revolver avec lequel il a commis le crime.

A sept frères et sœurs à Cleveland et l'annuaire de cette ville contient le nom d'environ sept personnes nommées Czolgosz, au coin de Hester street et de Ackland avenue. L'assassin est enfermé au bureau de police, en ce moment. Il ne paraît pas le moins du monde mal à l'aise et ne semble pas se repentir de son acte.

Il est arrivé à avoir l'opinion que le gouvernement de ce pays était mauvais et a pensé que la meilleure manière d'aboutir à ce résultat était de tuer le président. Il ne montre aucun signe de folie et ne parle pas de son passé. Tout en se reconnaissant anarchiste il ne dit pas à quelle branche de l'association il appartient.

Il a déclaré qu'il est arrivé samedi dernier à Toledo, il paraissait sans voir personne. On a trouvé dans sa chambre un sac de voyage contenant des cartouches vides et quelques vêtements. Sur ces preuves la police a essayé d'obtenir des aveux de l'accusé. Il a bien admis être anarchiste mais a nié vigoureusement que l'attentat fut le résultat d'un complot. Tout ce qu'il paraissait méfier, tantôt indifférent, et n'a jamais donné le moindre signe de remords. Lorsque l'attentat du district l'accusait d'être l'instrument d'un groupe, il a protesté avec force et affirmé que jusqu'à présent il n'avait jamais songé à l'attentat.

Puis tard il a signé des aveux partiels. Voici ce qu'il dit avant qu'il ne finisse qu'on peut le savoir jusqu'à quel point :

"Le nom de l'individu est Léon Czolgosz. Ses parents sont de la Pologne allemande, il habite Cleveland où il a sept frères et sœurs. C'est un anarchiste déclaré et un disciple ardent d'Emma Goldman dont les enseignements l'ont poussé au crime. Il nie avoir été l'instrument de l'attentat, mais il avoue qu'il a été aidé par des comploteurs. Il a dit qu'il pensait à l'attentat, mais qu'il ne l'a pas commis."

LES VICTIMES DE L'ANARCHISME

30 attentats en 52 ans

De 1848 à 1900, il y a eu trente attentats contre la vie de souverains ou de personnages royaux, et plusieurs ont réussi.

Pietro Accisano a essayé de tuer le roi Humbert, le 22 avril 1897.

Le grand Napoléon a été victime de quatre tentatives d'assassinat.

La vie de la Reine Victoria a été mise en danger trois fois par des tentatives de même nature.

Le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, a failli périr dans deux circonstances analogues.

En 1853, le roi d'Italie, Victor Emmanuel, l'a aussi échappé.

En 1856, le roi Ferdinand de Naples a été poignardé par un soldat.

La reine Isabelle d'Espagne a été attaquée en 1856.

En 1862, un étudiant a tiré un coup de pistolet sur la reine de Grèce.

Abraham Lincoln, président des États-Unis, tomba sous la balle de l'assassin Booth, le 15 avril 1865.

Il y a eu deux tentatives d'assassinat contre l'empereur d'Allemagne, en 1873 et en 1878.

Un coup de feu a été tiré sur le roi Alfonso d'Espagne en 1878.

Alexandre II, empereur de Russie, a été assassiné le 13 mars 1881.

Le président Garfield, des États-Unis, a été assassiné par Guitau, le 2 juillet 1881, et il a succombé à ses blessures le 19 septembre.

Le président Carnot de France, a été poignardé à mort par Caserio Santo, à Paris, le 24 juin 1897.

Une bombe a été lancée contre le président américain le 15 juin 1897.

L'impératrice d'Autriche a été assassinée à Genève le 10 septembre 1898.

Un jeune homme a tiré un coup de pistolet sur le prince de Galles, à Bruxelles, le 4 avril 1900.

Le roi Humbert a été assassiné à Monza, le 29 juillet 1900.

ROGNONS EN DÉFAT.—Souffrez-vous de maux de dos ? Êtes-vous assailli ? Est-ce que vous manquez de force ? Avez-vous de fréquentes douleurs de tête ? Avez-vous des étourdissements ? Vous sentez-vous fatigué ? Vous avez-ils de la difficulté à marcher ? Vous avez-ils de la difficulté à respirer ? Vous avez-ils de la difficulté à dormir ? Vous avez-ils de la difficulté à manger ? Vous avez-ils de la difficulté à travailler ? Vous avez-ils de la difficulté à vivre ?

Un jeune homme a tiré un coup de pistolet sur le prince de Galles, à Bruxelles, le 4 avril 1900.

Le roi Humbert a été assassiné à Monza, le 29 juillet 1900.

ROGNONS EN DÉFAT.—Souffrez-vous de maux de dos ? Êtes-vous assailli ? Est-ce que vous manquez de force ? Avez-vous de fréquentes douleurs de tête ? Avez-vous des étourdissements ? Vous sentez-vous fatigué ? Vous avez-ils de la difficulté à marcher ? Vous avez-ils de la difficulté à respirer ? Vous avez-ils de la difficulté à dormir ? Vous avez-ils de la difficulté à manger ? Vous avez-ils de la difficulté à travailler ? Vous avez-ils de la difficulté à vivre ?

Un jeune homme a tiré un coup de pistolet sur le prince de Galles, à Bruxelles, le 4 avril 1900.

Le roi Humbert a été assassiné à Monza, le 29 juillet 1900.

ROGNONS EN DÉFAT.—Souffrez-vous de maux de dos ? Êtes-vous assailli ? Est-ce que vous manquez de force ? Avez-vous de fréquentes douleurs de tête ? Avez-vous des étourdissements ? Vous sentez-vous fatigué ? Vous avez-ils de la difficulté à marcher ? Vous avez-ils de la difficulté à respirer ? Vous avez-ils de la difficulté à dormir ? Vous avez-ils de la difficulté à manger ? Vous avez-ils de la difficulté à travailler ? Vous avez-ils de la difficulté à vivre ?

Un jeune homme a tiré un coup de pistolet sur le prince de Galles, à Bruxelles, le 4 avril 1900.

Le roi Humbert a été assassiné à Monza, le 29 juillet 1900.

Le golfe St-Laurent

Comment prévenir les naufrages ?

Comment prévenir les naufrages dans les eaux du Saint-Laurent ? C'est là une question que l'on se pose chaque fois qu'un accident maritime se produit quelque part depuis l'entrée du golfe jusqu'ici.

Le capitaine Bernier, un marin de grande expérience, interrogé à ce sujet, déclare d'abord que les signaux ne sont pas suffisants sur la route du St-Laurent, et il indique les moyens suivants qui, selon lui, auraient pour effet de diminuer considérablement les accidents maritimes :

I.—Il faut d'abord, et de toute nécessité, adopter des signaux plus puissants sur les steamers comme sur les voiliers. Les navires d'aujourd'hui font deux fois plus vite que ceux de jadis. Ils doivent par conséquent être entendus de plus loin.

Les navires actuels filent 1800 pieds à la minute, et leurs sirènes, trop faibles ne se font entendre que toutes les deux minutes, c'est-à-dire quand le navire a parcouru 3,600 pieds. C'est la cause, suivant moi, du naufrage de la "Bourgeoisie".

II.—Tout steamer naviguant dans les eaux du Saint-Laurent devrait porter deux lumières blanches au centre.

III.—Il faudrait adopter les nouvelles sirènes de signalisation qui indiquent à l'autre navire la course suivie, comme dans les ports des États-Unis.

Je remarque qu'on s'occupe fort peu de signaux sur le St-Laurent ; et ordonner la chose non seulement pour la navigation en rivière, mais aussi au large, en haute mer.

IV.—Dans le brouillard, on devrait adopter les signaux suivants :

1.—Un cri de sirène, lorsque le navire a le vent à tribord.

2.—Deux cris, lorsque le vent est à babord.

3.—Trois cris lorsque le navire a vent arrière.

Par ce moyen, il serait facile de reconnaître la course suivie par le navire qui vient.

Les côtières du Saint-Laurent devraient être examinées par l'inspecteur des côtes de vaisseaux. Celui-ci verrait à ce que les lumières soient strictement réglementaires.

Il n'est souvent arrivé de rencontrer des steamers sans aucune lumière.

L'équipage montrait une lumière blanche, seulement quand nous étions trop près. On ne sera jamais trop sévère pour ces précautions à prendre.

Un bon moyen d'empêcher les navires de se heurter, dans les collisions ou autres rencontres, serait de les constituer en compartiments moins vastes. Il y aurait plus de cloisons, c'est-à-dire plus pour supporter la pression de l'eau, et l'eau qui pénétrerait par une fissure trouverait moins d'espace libre pour s'engouffrer. Je suis en faveur des cabines très étroites.

Voilà des conseils qui méritent d'être pris en très sérieuse considération par les autorités maritimes en ce pays.

On n'a pas oublié que les trois ou quatre premières semaines de la présente saison de navigation ont été marquées par plusieurs accidents qui ont entraîné des dommages considérables. Dans l'intérêt de la bonne renommée de la route du Saint-Laurent, il est bien important qu'ils ne se renouvelent plus, et à cet effet on devrait prendre tous les meilleurs moyens possibles dans le but d'assurer à la navigation sur le Saint-Laurent la plus grande protection.

DECES DE M^{re} FITZPATRICK

Nous regrettons vivement d'apprendre la mort de madame John Fitzpatrick arrivée jeudi matin à sa résidence, côte de Silley. La défunte qui était âgée de 67 ans, était la mère de l'hon. Charles Fitzpatrick, solliciteur-général dans le gouvernement Laurier.

La famille de l'honorable ministre voudra bien accepter nos sincères condoléances dans son affliction.

LE QUEBEC CENTRAL

La compagnie du chemin de fer Québec-Central a en vue de grandes améliorations dans son système sur le parcours de la province de Québec. On ne diminue pas seulement la distance entre la cité et les centres américains, mais qui sera d'un grand bénéfice pour le comté de Mégantic et les Townships de l'Est en général.

Ces plans ne seront probablement pas mis à exécution avant que le pont de Québec soit complètement, mais néanmoins les travaux de construction de leur nouvelle ligne seront commencés d'ici prochain.

Le chemin de fer Rumford, dans l'Etat du Maine, est à construire une ligne qui sera mise en communication directe avec le Québec-Central ; avec cet embranchement la route entre Québec, Boston, Portland et autres Etats de la Nouvelle-Angleterre, sera raccourcie de 45 à 50 milles, et l'on devra changer les routes de façon à communiquer plus facilement avec le nouveau pont.

Le Québec-Central construira une nouvelle ligne directe de Sherbrooke à travers les Townships, passant par Leeds et Inverness et ouvrant ces fertiles contrées au commerce. La ligne actuelle du Québec-Central de Lévis à la Beauve, sur une dizaine de milles, sera abandonnée comme ligne directe et servira d'embranchement, c'est-à-dire que le trafic local actuel ne sera pas affecté.

Comme gare centrale, le Québec-Central choisira le site du marché Champlain, à la Basse-Ville.

La compagnie est assurée d'une augmentation considérable de trafic, grâce à ces nouveaux changements. Déjà le village de Thetford a triplé sa population et il en est de même de Black Lake, qui était désert il y a une couple d'années. Les nouveaux centres traversés par le Québec-Central ne manqueront pas d'obtenir les mêmes résultats.

Comme on le voit, les projets de la compagnie du Québec-Central sont grands et les perspectives d'un accroissement de trafic sur cette voie sont excessivement rassurantes.

A la dernière séance du conseil de la municipalité Notre-Dame de Québec, M. P. C. Lacombe, option, a été nommé conseiller en remplacement de M. Kirouac, qui a démissionné.

Nouvelles de la Gaspésie

L'agriculture à Percé

Le résultat de trois concours agricoles

Une grande sécheresse se fait sentir dans la Gaspésie. Depuis plus d'un mois, à peine avons-nous eu deux ou trois orages. Des ruisseaux qui d'ordinaire fournissent une eau abondante toute l'année, sont actuellement à sec. Quelques fontaines sont sechées. Aussi sommes-nous surpris que la récolte de foin, qui se termine, soit au-dessous de la moyenne. A Percé, et assez satisfaisante dans la plupart des paroisses, en montant vers la Baie des Chaleurs. Les grains et les légumes sont beaux. Grâce aux rosées abondantes de la nuit, la récolte a une jolie apparence. Déjà quelques champs de grain sont récoltés. Un grand vent du sud-ouest a fait tomber les grains jaunissant sous le soleil ardent, comme celui de ces deux mois d'août.

A Douglstown et au Bassin de Gaspé, la récolte de foin et de grain est bien au-dessous de la moyenne. Les légumes auront le même sort. La sécheresse continue encore quelques jours.

En somme, la pêche est bonne. Les chiens de mer font moins souvent leur apparition.

Le Cercle Agricole de Percé, rempli bien son devoir. Sous son habile direction, la culture se développe avec succès dans la paroisse, et tend à mettre de plus en plus en pratique les améliorations les plus recommandées. Cette année, il a ouvert trois concours.

Le premier est celui des vaches laitières. Pendant plusieurs semaines, il a été un point d'un grand intérêt. Les concurrents devaient être nombreux. Mais ils ont été désappointés, en voyant le concours fixé dans un temps peu favorable, alors que l'herbe perdait beaucoup de sa valeur et que le foin était pas assez abondant.

Ces deux bonnes excuses pour plusieurs et chez quelques autres, la crainte de ne pas arriver premier pour d'autres, ont réduit de beaucoup le nombre des concurrents. Il nous faudra éviter ces inconvénients, une autre année.

Le deuxième concours était dirigé contre la moutarde et la marguerite ; deux des plus détestables ennemis de la bonne culture. Il s'étendait à toute la paroisse cultivée. Seuls les membres du cercle pouvaient y prendre part. Il y a eu 29 concurrents. Un bon travail de nettoyage s'est fait. Il est bon de constater que plusieurs propriétés sont bien nettoyées. Le grand nombre de ceux qui devaient y prendre part est diminué de beaucoup. Grâce à la bonne récolte de foin, cette année, et au vieux qui reste en mains, plusieurs laissent mûrir ce qu'ils destinaient au fourrage vert.

Un des concurrents, M. le Dr. S. Grenier, qui a le plus bel air, qui se trouve dans le village, la fauchée, ou la coupe, il lui en a fourni au moins cinq tonnes. Bien joli résultat que de récolter sur un acre l'équivalent de deux vaches. M. Ch. Lamb, aussi, dans le village, en a donné et demi de ce fourrage, qui donnera un résultat presque d'égalité. Depuis plus d'un mois, il en donne trois fois par jour à ses vaches. C'est à peine si nous remarquons l'endroit où il a été coupé. De pareils résultats parlent hautement en faveur de l'excellence de nos terres gaspésiennes.

Chacun reconnaît que M. le Dr. Grenier, tout en suivant très bien la pratique de médecin, est un cultivateur modèle. Il peut dire sans crainte : faites ce que je vous dis, vous le réussirez. Et nous le prouvons. Nous le remercions de son sujet : c'est la main heureuse, toute sa culture réussit à merveille.

Aut cours de ses nombreuses conférences en français et en anglais, qu'il a donné gratis pendant plusieurs années dans cette partie du comté, il encourage l'agriculture de toutes ses forces, avec de grands succès. Depuis 1896, il a cessé ce beau travail, voyant que le gouvernement ne se rend pas aux nombreuses demandes du public de lui payer un salaire de conférencier. Nous regrettons vivement cette suspension, qui est devenue désastreuse à cette partie du district. La conséquence a été que les cercles agricoles ont été à peu près délaissés dans la plupart des paroisses de New-Port à la Rivière au Renard, sans disparu, à part deux.

Nul doute que s'il eût en l'appui du gouvernement, il aurait continué cet bon impulsion si laborieusement commencée dans des conditions plus favorables ; elle aurait pris une nouvelle impulsion. Etant dit district, il en connaît très bien les intérêts, les ressources, les qualités et les défauts. Aussi est-il en état de donner aux gens des leçons pratiques sur les meilleurs revenus à tirer de leurs fermes ; de leur enseigner l'agriculture qui convient au sol, au choix des grains et légumes de saison, et au climat. Ces divers points d'une grande importance échappent plus ou moins à un conférencier étranger au district. C'est ce qui explique entre autres ces appréciations de leurs conférences : Ces conférenciers ne connaissent pas notre localité.

N'est pas conférencier agricole qui veut. Bien peu de districts ont un honnête capable d'être un bon conférencier. Ici, nous sommes assez chanceux pour en avoir un, dans la personne de M. le Dr. Grenier. Mais nous n'en jouissons pas. Le gouvernement actuel ne l'emploie pas. Il tarde à se rendre aux demandes pour tant bien motivées et pressantes qui sollicitent sa nomination de conférencier agricole. M. le Dr. Grenier a fait ses preuves hors de tout doute. Elles établissent qu'il serait encore le right man in the right place.

La température de l'été si belle et si douce, à Percé, s'est échauffée pendant ces deux derniers mois, engraissant comme nous ne l'avons pas remarqué depuis longtemps.

31 août 1901.

M. l'abbé Lafontaine, de Notre-Dame, a été appelé à administrer les derniers sacrements à madame Bocco.

L'auteur de cet attentat meurtrier est un jeune homme de 27 ans. Il demeure 258, avenue de l'Hôtel de Ville, chez un joaillier nommé Arnaldo Baker.

Il regrette que sa victime ne soit pas morte.

M. l'abbé Lafontaine, de Notre-Dame, a été appelé à administrer les derniers sacrements à madame Bocco.

L'auteur de cet attentat meurtrier est un jeune homme de 27 ans. Il demeure 258, avenue de l'Hôtel de Ville, chez un joaillier nommé Arnaldo Baker.

Il regrette que sa victime ne soit pas morte.

M. l'abbé Lafontaine, de Notre-Dame, a été appelé à administrer les derniers sacrements à madame Bocco.

L'auteur de cet attentat meurtrier est un jeune homme de 27 ans. Il demeure 258, avenue de l'Hôtel de Ville, chez un joaillier nommé Arnaldo Baker.

Il regrette que sa victime ne soit pas morte.

M. l'abbé Lafontaine, de Notre-Dame, a été appelé à administrer les derniers sacrements à madame Bocco.

L'auteur de cet attentat meurtrier est un jeune homme de 27 ans. Il demeure 258, avenue de l'Hôtel de Ville, chez un joaillier nommé Arnaldo Baker.

La guerre d'Afrique

Les pertes anglaises en Afrique depuis le commencement de la guerre

Une dépêche de Lord Kitchener, venant de Pretoria, dit : Les chefs des colonnes m'annoncent que les Boers ont eu, depuis le 26 août, 19 tués, 3 blessés, 212 prisonniers, et que 127 ont fait leur soumission. On a aussi fait le recensement de 27,560 paquets de cartouches, de 1,700 chevaux et de 7,600 têtes de bétail.

Le Cap, 4.—Un parti de Boers à cheval a pillé Barrydale, qui se trouve dans le district de Swellendam, à cent quarante milles du Cap.

Le commando de Scheepers est passé hier près de Montagu, à cent quarante milles du Cap. Il a en une légère escarmouche avec les volontaires anglais, avait des chevaux de rechange et paraissait être en parfaite condition. Une colonne est partie à sa poursuite.

Londres, 4.—Une dépêche de Cape Town dit : Les colonels Scobell, Doran et Kavanagh ont poursuivi le général Botha dans le district de Gertmer. La plupart des chevaux du général Botha sont harassés et plus d'un quart de son commando est désorganisé. Malheureusement pour les Anglais, le général Botha a capturé trente chevaux. Les envahisseurs Boers menacent la passe de Zuurbrak, dans la colonie du Cap ; l'endroit est bien défendu et il n'est pas probable que les Boers tentent d'entrer dans la ville.

Londres, 4.—D'après le rapport officiel du Bureau de la guerre, les pertes anglaises en Afrique depuis le commencement de la guerre, se chiffrent à plus de 100,000 hommes.

Ce rapport donne les chiffres suivants :

Pertes déjà admises officiellement : 71,383

Dans les hôpitaux : 14,000

En voie de rétablissement : 6,000

Coloniaux invalides : 5,000

Mort de civils : 2,000

Pertes depuis le 1er août : 1,800

Total : 100,183

De plus, les Boers ont capturé et remis en liberté 21,000 prisonniers anglais.

Pendant juillet les pertes totales anglaises se chiffrent à 1,579 hommes tués, blessés, malades ou prisonniers.

Londres, 6.—Les allées et venues de certaines personnes entre Londres et le Cap vont être arrêtées par le gouvernement.

La "Pall Mall Gazette" dit que l'on a ouvert les lettres de plusieurs autres individus suspects et que l'on a saisi des correspondances importantes.

LA SITUATION DES BOERS

Londres, 6.—Une dépêche de Bruxelles à "Standard" dit que M. Kruger a reçu un rapport du général Schalkbush, gouverneur du Transvaal, l'assurant que la situation des Boers s'améliore grâce à l'arrivée quotidienne d'Africanders dans les camps boers.

LORD KITCHENER

Londres, 6.—Je suis autorisé à annoncer, dit le correspondant de Pretoria au "Daily Telegraph", que Lord Kitchener ne quittera pas l'Afrique du Sud avant que la guerre soit définitivement terminée. Le général Lyttelton remplacera le général Hildyard, qui doit partir.

Lisbonne, 5.—Une dépêche officielle de la capitale annonce que la saisie, par le gouvernement portugais, près de Resano Garcia, sur la frontière du Transvaal, d'une grande quantité de munitions et de dynamite destinées aux Boers.

Mort du chanoine St-Georges

St-Jean, Qué., 5.—M. le chanoine honoraire Charles St-Georges, curé de la paroisse de St-Athanase depuis 33 ans, est décédé hier matin, à 640 h., à l'âge de 67 ans. Cause de sa mort : épilepsie, cancer de la grande sous-maxillaire. Il était allié depuis une semaine. Il souffrait depuis le mois de juin dernier de cette maladie. Ses funérailles auront lieu lundi, à 10 heures. Translation de la dépouille à l'église paroissiale à 4 heures p. m., dimanche.

Une tragédie à Montréal

Montréal, 5.—L'italien Amabile Barile a déchargé son revolver à quatre reprises différentes sur Madame S. Bocco, rue St-Laurent, hier soir, vers 10.30 heures. Des centaines de personnes ont accouru et ont aidé aux policiers à arrêter l'agresseur, qui est actuellement sous verrou, au poste central, tandis que Mme Bocco se meurt à l'hôpital Général.

Madame S. Bocco, née Mignon St-Jean, est l'épouse d'un importateur de produits italiens, suisses et français, dont l'établissement est situé 1774 rue Saint-Laurent.

Madame Bocco se trouvait seule au magasin, hier soir, son mari est actuellement à l'exposition de Sherbrooke. Vers 10.30 heures, Barile entra dans l'établissement comme un étranger. Il tira un premier coup sur madame Bocco, qui s'en fit en chantant se jeter dans les bras de J. M. Presseau, domicilié 327, rue Montcalm, et gardien de l'établissement.

Pendant ce temps-là, Barile tira un second coup de revolver. Le projectile brisa une vitre. Écumant de rage, l'agresseur se précipita de nouveau sur sa victime que soutenait Presseau, et lui déchargea deux autres coups à bout portant. Après quoi, Barile prit la fuite, se frayant un chemin à travers la foule déjà rassemblée. La foule se mit à sa poursuite comme un chien, tandis qu'arrivaient les constables. Deschamps, Vézina et Pettigrew. Les deux premiers s'emparèrent de Barile qui fut désarmé et gardé jusqu'à l'arrivée du fourgon de la patrouille.

Le constable Pettigrew requérait alors par le téléphone, l'ambulance de l'hôpital Général.

Barile fut conduit au poste central et la blessée fut conduite à l'hôpital. L'examen médical de la blessée révèle que la première blessure, très grave, était au côté gauche. On trouva deux autres blessures moins graves à la main gauche et au bras droit.

M. l'abbé Lafontaine, de Notre-Dame, a été appelé à administrer les derniers sacrements à madame Bocco.

L'auteur de cet attentat meurtrier est un jeune homme de 27 ans. Il demeure 258, avenue de l'Hôtel de Ville, chez un joaillier nommé Arnaldo Baker.

Il regrette que sa victime ne soit pas morte.

M. l'abbé Lafontaine, de Notre-Dame, a été appelé à administrer les derniers sacrements à madame Bocco.

L'auteur de cet attentat meurtrier est un jeune homme de 27 ans. Il demeure 258, avenue de l'Hôtel de Ville, chez un joaillier nommé Arnaldo Baker.

Désastres et Accidents

Un élévateur à Montréal

Il coûtera la somme de \$642,000

Montréal, 5.—La commission du port a accordé, hier, l'entrepreneur de la construction de l'élévateur, sujet de l'approbation du ministre des Travaux Publics au Canada, à M. Jamieson, de Montréal, à un prix de \$642,000.

Quatre commissions ont été envoyées leurs plans : la maison Burnett & Record, de Minneapolis, États-Unis, \$820,000 ; la maison connue sous la raison sociale de Macdonald Engineering Co., de Chicago, \$975,000 ; la maison Chapman, de Buffalo, \$1,090,000 ; enfin, une maison canadienne, celle de M. J. A. Jamieson, de Montréal, qui a présenté la plus basse soumission et obtenu l'entrepreneur.

Dans sa lettre à la commission du Port, M. Jamieson dit qu'il a fait des arrangements avec la Dominion Bridge Co. pour la construction de l'ossature en fer de l'édifice qu'il élèvera dans les conditions posées par l'ingénieur de la commission du port.

Après trois quarts d'heure de discussion, l'adjudication de l'entreprise a été accordée au plus bas soumissionnaire, sur la proposition du maître Préfontaine appuyée par M. Lemay, qui fut sujet à l'approbation de l'honorable M. Tarte.

En constatant la différence considérable entre la soumission Jamieson et les autres, M. Racine n'a pu s'empêcher de mettre ses collègues en garde contre le danger des extras. Le président a répondu que les conditions des commissions ont été acceptées sans restrictions.

M. Bickelike a fait observer que l'élévateur de Québec qui a une contenance égale à l'élévateur projeté, n'a coûté que \$240,000, soit \$400,000 de moins que celui que construira M. Jamieson. Mais l'élévateur du Grand-Nord est en bois tandis que le nôtre sera à l'épreuve du feu et pourra servir de matériel beaucoup plus considérable. Les distributeurs (grains) voyers) auront une longueur totale d'un mille et demi.

M. Lemay ajoute que nous y gagnerons sur l'abaissement des taux d'assurance.

MM. Racine et Geoffroy interviennent pour savoir si le quel de base qui doit servir d'axe à l'élévateur, les distributeurs, les voyers, le constructeur de la commission.

On adopte ensuite le rapport du comité de construction pour le renouvellement des ateliers de la commission qui seront érigés sur le côté gauche de la jetée protectrice.

Noyé dans un bidon de lait

St-Liboire, comté de Bagot, 5.—Pamélie Laliberté, âgée de cinq ans, enfant de Marcel Laliberté, cultivateur du rang de St-Charles, paroisse de St-Liboire, a été trouvée morte au fond d'un bidon rempli de lait.

L'enfant qui avait accompagné sa mère au champ, s'est penchée pour prendre du lait dans une des grandes chaudières dont se servent les cultivateurs pour transporter le lait aux habitages de beurre et de fromage.

Ces chaudières contiennent le lait de huit vaches et lorsque madame Laliberté est revenue pour verser le lait de la balance de son troupeau, elle a trouvé l'enfant qui était tombée tête première dans le lait.

Le docteur J. C. S. Gauthier, d'Upington, coroner pour le district de St-Hyacinthe, qui a été prévenu, est venu ce matin à St-Liboire pour constater les faits de ce triste accident.

Sous un bloc de pierre

L'assistant surintendant général Duchesnay meurt victime d'un accident à la Colombie Anglaise

Mercredi M. J. B. Chouinard recevait un message de la Colombie Anglaise lui annonçant la mort accidentelle de son beau-frère, M. Edmond J. Duchesnay. Le défunt, qui était ingénieur, était à l'emploi de la compagnie du Pacifique Canadien, comme ingénieur en chef de la dite compagnie, avec un salaire de \$10,000 par année.

Le défunt, qui était âgé de 45 ans environ, devait revenir à Montréal dans quelque temps, pour occuper une position plus tranquille, au bureau du Pacifique.

Le message ne donne aucun détail de la mort de M. Duchesnay ; il est fort probable qu'il a été trépané par un éboulement.

Le défunt, qui était le beau-frère de madame Henri Duchesnay et de M. Chouinard et Alb. Lindsay, laisse une femme et quatre enfants.

La triste nouvelle télégraphiée de Vancouver, annonçant que M. E. J. Duchesnay, assistant surintendant général de la division du Pacifique, avait été tué par la chute d'un bloc de pierre sur la ligne, à l'entrée du tunnel situé près de Spangham, Colombie Anglaise, a soulevé de vifs regrets dans tous les départements des bureaux principaux du Pacifique Canadien, rue Windsor, Montréal.

M. Duchesnay n'était âgé que de quarante-cinq ans et était à l'emploi de la C. P. R. depuis vingt ans.

Après un cours littéraire et scientifique complet à l'Université d'Ottawa, après avoir subi d'honnêtes examens, il suivit les cours élémentaire et supérieur de milice et d'artillerie sous la direction d'officiers de première classe. Il étudia aussi le génie militaire et le passa avec succès ses examens comme arpentier devant les bureaux de Québec, de Toronto et d'Ottawa.

Il commença à travailler dès les printemps de 1875 pour le chemin de fer du gouvernement provincial de Québec. Il travailla ensuite avec les ingénieurs des chemins de fer du gouvernement canadien jusqu'en mars 1881, alors qu'il entra au service du Pacifique Canadien. Dans cette dernière compagnie, il a successivement occupé les emplois d'ingénieur de construction, de surintendant et d'assistant surintendant général. Il avait été promu à ce dernier poste il y a un an. L'un de ses principaux travaux pour la compagnie a été l'arpentage de la route Stickem.

Le défunt était le cousin du lieutenant-colonel Duchesnay, de Québec, et il laisse une veuve et quatre enfants.

Parlant de l'officier défunt, M. McNeill, gérant général et second vice-président du C. P. R., a déclaré que la mort de M. Duchesnay créait un grand vide qui sera difficile à combler.

Il y a vingt années de service du défunt dans la compagnie ont été absolument sans tâche et surtout M. Duchesnay a donné pleine et entière satisfaction.

Il est probable que les restes du défunt seront transportés à Québec pour y être inhumés.

Un élévateur à Montréal

Il coûtera la somme de \$642,000

Montréal, 5.—La commission du port a accordé, hier, l'entrepreneur de la construction de l'élévateur, sujet de l'approbation du ministre des Travaux Publics au Canada, à M. Jamieson, de Montréal, à un prix de \$642,000.

Quatre commissions ont été envoyées leurs plans : la maison Burnett & Record, de Minneapolis, États-Unis, \$820,000 ; la maison connue sous la raison sociale de Macdonald Engineering Co., de Chicago, \$975,000 ; la maison Chapman, de Buffalo, \$1,090,000 ; enfin, une maison canadienne, celle de M. J. A. Jamieson, de Montréal, qui a présenté la plus basse soumission et obtenu l'entrepreneur.

Dans sa lettre à la commission du Port, M. Jamieson dit qu'il a fait des arrangements avec la Dominion Bridge Co. pour la construction de l'ossature en fer de l'édifice qu'il élèvera dans les conditions posées par l'ingénieur de la commission du port.

Après trois quarts d'heure de discussion, l'adjudication de l'entreprise a été accordée au plus bas soumissionnaire, sur la proposition du maître Préfontaine appuyée par M. Lemay, qui fut sujet à l'approbation de l'honorable M. Tarte.

En constatant la différence considérable entre la soumission Jamieson et les autres, M. Racine n'a pu s'empêcher de mettre ses collègues en garde contre le danger des extras. Le président a répondu que les conditions des commissions ont été acceptées sans restrictions.

M. Bickelike a fait observer que l'élévateur de Québec qui a une contenance égale à l'élévateur projeté, n'a coûté que \$240,000, soit \$400,000 de moins que celui que construira M. Jamieson. Mais l'élévateur du Grand-Nord est en bois tandis que le nôtre sera à l'épreuve du feu et pourra servir de matériel beaucoup plus considérable. Les distributeurs (grains) voyers) auront une longueur totale d'un mille et demi.

M. Lemay ajoute que nous y gagnerons sur l'abaissement des taux d'assurance.

MM. Racine et Geoffroy interviennent pour savoir si le quel de base qui doit servir d'axe à l'élévateur, les distributeurs, les voyers, le constructeur de la commission.

On adopte ensuite le rapport du comité de construction pour le renouvellement des ateliers de la commission qui seront érigés sur le côté gauche de la jetée protectrice.

Noyé dans un bidon de lait

St-Liboire, comté de Bagot, 5.—Pamélie Laliberté, âgée de cinq ans, enfant de Marcel Laliberté, cultivateur du rang de St-Charles, paroisse de St-Liboire, a été trouvée morte au fond d'un bidon rempli de lait.

L'enfant qui avait accompagné sa mère au champ, s'est penchée pour prendre du lait dans une des grandes chaudières dont se servent les cultivateurs pour transporter le lait aux habitages de beurre et de fromage.

Ces chaudières contiennent le lait de huit vaches et lorsque madame Laliberté est revenue pour verser le lait de la balance de son troupeau, elle a trouvé l'enfant qui était tombée tête première dans le lait.

Le docteur J. C. S. Gauthier, d'Upington, coroner pour le district de St-Hyacinthe, qui a été prévenu, est venu ce matin à St-Liboire pour constater les faits de ce triste accident.

Sous un bloc de pierre

L'assistant surintendant général Duchesnay meurt victime d'un accident à la Colombie Anglaise

Mercredi M. J. B. Chouinard recevait un message de la Colombie Anglaise lui annonçant la mort accidentelle de son beau-frère, M. Edmond J. Duchesnay. Le défunt, qui était ingénieur, était à l'emploi de la compagnie du Pacifique Canadien, comme ingénieur en chef de la dite

— Ah !... vous vivez de l'air des
champs ?
— Je dirai quand ma mission est ter-
minée.
— Voulez-vous boire un verre ?
— C'est, c'est autre chose ; une lé-
gère excitation ne peut que m'aider
dans mon intelligent et spirituel tra-
vail.
Hector fit servir une consommation
à M. Sem Protting et commanda son
dîner. Il se sentait en appétit, et ma-
gré sa foi, il allait pour la première fois,
depuis de longs jours, manger com-
plètement à sa faim.
Le petit homme ne semblait pas
suspçueux de lui. Il griffonnait des
notes, sous, des mots, des points de
repère, avec une rapidité vertigineu-
se.
Il était gênant, encombrant, mais
Hector, en ce moment bûni où la veine
semblait tant lui sourire, tout de douceur,
et armé d'une patience à l'épreuve.
S'étant mis à manger, il semblait
n'avoir aucune importance à Sem
Protting, ce que celui-ci lui rendait
du tout au tout.
A un moment donné, le reporter
s'arrêta.
Il but une forte lampée de sa con-
somination, et négligemment, tan-
dis que son crayon courrait encore
sur le black-note.
— Vous saluez... Je peins votre
portrait, monsieur. En quelques
lignes, je vous peins comme je
vous avais fait... Je pense que vous
erez content... Nous avons le mot,
nous autres : " Je vous compare à
Milon de Crotone, et mieux encore,
je vous montre à mes lecteurs en un
trait tout simple : la tête du Christ
sur la corps d'Hercule."
Ca n'est pas mal — fit l'artiste
instinctivement blâti, bien qu'il portât
les cheveux en brosse et que sa
bonne face réjouie n'eût certaine-
ment aucun rapport avec les traits
suavisés de notre Divin Sauveur.
Mais, revenant au sentiment de la
réalité, et trouvant que M. Sem Pro-
tting en prenait trop aisément avec
lui.
— Ah ! murmura-t-il entre les dents,
tu veux te payer ma tête?... Eh
bien, je vais t'en donner...
Quelques traits encore et Sem Pro-
tting commençait :
— Là ! ça y est... maintenant...
Votre nom ?...
— Attendez,—répliqua Hector à son
tour.— Que je n'aie pas qu'on m'in-
terroge... je vais vous raconter
toute mon affaire d'un bloc, et vous
y prendrez ce qui vous semblera in-
téressant.
Et d'un ton nasillard, comme s'il
eût récité une leçon, parlant avec une
rapidité vertigineuse :
— Et je me nomme Ulysse Estampard,
et suis né au fond du Berry, de pa-
rents pauvres, mais fonctionnaires
honnêtes. Mon nom, comme vous
pouvez le constater, me destinait à
la peinture, et dès l'âge de trois ans,
je montrais déjà, en crayonnant des
bonshommes sur les murs, des dispo-
sitions extraordinairement remarqua-
bles, dispositions qui faisaient con-
cevoir à mes parents alors des plus
fantastiques espérances. Si bien que
dans un concours de dessin pour en-
fants en bas âge, j'avais déjà gagné
un porte-crayon en or, qui procura
pendant plusieurs mois à mes parents
une prospérité... saine et abondante
... Fatatité !...
" Dans une des grandes folies à bestia-
ux du Berry, je fus ravi à l'affec-
tion de ces miens par d'horribles sat-
timbanques qui nous rendirent profan-
dément malheureux, mais s'aperce-
vant que j'étais d'une constitution
extra robuste, développèrent mon
thorax et mes biceps à l'égal de mon
intelligence et me rendirent d'une
... surhumaine, tel que vous me
voyez !"
Ma carrière artistique menaçait
d'être brisée dans sa fleur, mais l'u-
vation parlant en moi.
" Dans la bande d'satimbanques
dont je faisais partie, se trouvait une
ménagerie, et drôla cette ménagerie,
un lion d'une force incalculable jus-
qu'alors.
" Ce lion me prit en affection, et
je le lui rendis.
" Je m'installais le matin dans le co-
chon, et je me sage... et vous devez com-
prendre que per-sonne ne venait m'y
dérangeant.
" Tout en continuant à prendre des
notes, Sem Protting releva la tête,
et adressa un regard ahuri au narra-
teur. Evidemment,—comme très vul-
gairement l'on s'exprime,—il se dé-
mandait si c'était du laid ou du co-
choin.
" Perturbable, Ulysse Estampard
continuait son boniment avec une vé-
locité de plus en plus rapide, tout
comme un pitre de foire adresse son
pallias sur la devanture de sa bara-
que.
"—Un jour... jour de malheur !
... Mon lion, mon excellent ami, se
prit de querelle avec un tigre, et en
le séparant, je dus les serter un peu
together, les deux, tous les deux.
" Je m'échappai de la bande de sat-
timbanques qui me poursui-
virent jusqu'à Madagascar, où ils faillirent
s'emparer de moi, tandis que j'étais
occupé à faire le portrait de la reine
Ranavalao... De là, je revins à Pa-
ris, où mes travaux artistiques me
valurent l'admiration de mes contem-
porains... Mais un désir me hantait,
je voulais voir l'Afrique, et savoir
de ce grand peuple la consécra-
tion suprême de mon inconscitable
talent...
" Maintenant,—reprit Ulysse Es-
tampard,—je possède un frère cadet,
dont l'histoire est bien plus épa-
rouillante que la mienne... Je vais
vous la raconter...
Et il recommença :
" Ces frères pauvres, mais abso-
lument honnêtes...
M. Sem Protting ne voulut pas en-
tendre davantage.
— J'arrangerai cela,—fit-il en bredouillant,—j'arrangerai cela...
Et serrant son black-note et son
crayon, il disparut en courant, tan-
dis qu'Ulysse Estampard, enhanté,
comme un méchant rapin, de l'horri-
ble récit qui venait de faire, lui cri-
stalliser en riant :
— Mais attendez donc, attendez
donc, puisque je vous dis que la se-
conde histoire est bien plus intéres-
sante que la première !...
Notre peintre se croyait désormais
tranquille, lorsqu'un individu long
comme un jour sans pain se dressa
subitement devant lui.
— Où va présenter lui-même.
— M. Fred Strom, reporter du jour-
nal l'"Eclair".
Une idée subite germa aussitôt
dans le cerveau de l'artiste.
— Mo... mo... monsieur !... j'ai
déjà dit... donné... à à un de
vous conf... conf... conf... re-
ses...
— Je bégayant et bredouillant en-
core sur vite :
— Je dois... Je... Je... dois...
dois vous... vous dire, que c'est
quand... quand... quand... Je...
Je... Je... sûr en co... co... lère...
que je... bûls... ba... gnye co... co...
quand... vous voyez... mais... mais...
quand... quand... quand je deviens...
f... f... fou... fou... fou...
f... f... deviens... com... com...
pleinement mu... mu... et... mais...
mais... mais... a... a... alors, je...
je... je... je... me... me..."

...jette sur... sur... les gens... Et...
...je... je... les... étrange...
Ce dernier mot fut prononcé d'une
voix rauque et sourde.

Et le peintre, redressant sa haute
taille, agita ses énormes bras comme
s'ils allaient empoigner le cou long
et maigre de M. Fred Strom, et le
tordre comme celui d'un poulet.

Le reporter de l'"Eclair" n'osa
demander plus avant. Il prit sa course
et disparut comme un trait lancé
d'un fusil.

Ulysse Estampard reprit alors le
cours de son repas, qu'il couronna
d'un très bon café, appuyé d'un ex-
cellent cigare.

Le lendemain matin, comme il de-
mandait de l'eau pour sa toilette, le
nègre chargé de son service lui ap-
porta, sur l'ordre de M. Belton, les
deux vêtements d'Hélène.

Il vit qu'il avait passé du jour au
lendemain, à l'état de personnage
célèbre.

L'article de Sam Protting, dans la
"Tribune", ne mesurait pas moins
de deux longues colonnes, où il ra-
contait, en les déguisant, d'extraor-
dinaires aventures arrivées au cé-
lèbre peintre Ulysse Estampard, que
la ville d'Hélène avait l'extrême
honneur de compter au nombre de
ses concitoyens.

Quant à M. Strom, de l'"Eclair",
il racontait que le talent de M. Uly-
sse Estampard était extraordinaire,
mais qu'il bégayait prodigieusement,
et qu'il était en outre atteint d'un
affreux malade nerveuse.

Après la lecture du lendemain, un
potinette violente s'engageait entre
le rédacteur de l'"Eclair" et celui
de la "Tribune". M. Sem Protting
trafiait de menteur ignoble M. Fred
Strom et l'appelait le crotale de la
calomnie. Ce à quoi M. Strom s'em-
pressa de répondre que son confrère
Protting n'était qu'un vil scorpion
qui craquait certainement écorché au
premier jour.

Disons en quelques mots la fin de
l'affaire.

Quarante-huit heures plus tard, les
reporters de l'"Eclair" et de la "Tri-
bune" se rencontraient dans la gran-
de rue d'Hélène, et d'un commun ac-
cord mettaient au clair leur revolver
et échangeaient plusieurs balles sans
se faire le moindre mal.

Mais l'un des projectiles cassa la
maître d'un brave marchand de
toiles d'Hélène, qui, d'un oeil béant,
assistait, de la fenêtre de son en-
tre-sol, à la querelle des deux journa-
listes.

On ne sut jamais, les deux repor-
ters ayant tiré de biais, à quel ap-
pareil les balles. Enquête, procès...
Finalement la "Tribune" et l'"E-
clair" furent condamnés tous deux
aux dépens.

Revenons maintenant à notre peintre
qui s'endormait à présent, chaque
soir, dans les langes du pourpre que
nous procure la gloire.

Le portrait de mistress Belton avait
remporté, lui aussi, un succès mon-
strueux. Mais Ulysse Estampard
était non seulement célèbre, mais à
la mode, ce qui est tout dire en Amé-
rique.

C'était à qui voulait l'avoir, et les
invitations, aussi nombreuses que
choisies, pleuvaient chez lui tous les
matins. Maintenant son existence
était de point en point changée. Il se
levait le matin de bonne heure, des-
cendait dans le peignoir, se rava-
chepied jusqu'à l'instinct d'être dé-
jeuné.

Ensuite, après avoir savouré un ci-
gare, il se remettait au travail jus-
qu'à cinq heures.

Alors, il montait à cheval, se ren-
dait au Parc, — car Hélène, à l'ins-
tar de New-York, possédait un parc
central, — où, tous les jours et tous les
soirs, on faisait de la musique, com-
me dans toute grande cité qui se res-
pecte. Et comme il était généralis-
ment on ville, allait ensuite dans le
monde, où il dansait, flirtait, et em-
ployait le temps de la façon la plus
agréable, oubliant les mauvais jours
passés et les misères d'antan.

Toutes les portes des maisons ri-
ches s'étaient ouvertes à la fois de-
vant lui.

L'une des premières et des plus hos-
pitières avait été, sans contredit, celle
de M. William Sheldor.

L'histoire de M. Sheldor avait été
celle de nombre d'Américains : quin-
ze années auparavant, il n'était qu'un
pauvre mineur, traînant la savate et
gagnant chichement sa vie et celle
de sa femme et de sa petite fille, un
bébé blond et rose.

William Sheldor était un sobre, un
travailleur et un persévérant.

Tous les jours il travaillait pendant
deux heures, rapportant le prix de sa
semaine à la ménagère, et le diman-
che venu, il s'en allait battre la cam-
pagne dans l'espoir de découvrir une
mine. Excursions, fouilles, piochages,
c'est ainsi que s'écoulaient les jours
féconds sans exception.

Pendant combien d'années ses pro-
menades dominicales furent-elles exé-
cutées en pure perte !...

Et rien ne décourageait le brave
mineur, et tous les lundis matin il se
remettait à l'ouvrage.

Et un beau dimanche, au pied d'une
montagne avoisinant Hélène, près
d'un ruisseau tout le long duquel il
avait opéré déjà de vaines recher-
ches, un beau dimanche matin, di-
sons-nous, en opérant une nouvelle
fouille, plus profonde que les précé-
dentes, sa pelle ramenait un superbe
morceau de quartz.

Il se pencha, et, à son possible, il vint
de découvrir un filon.

Boucher le trou, se tenir bouche
cousue, piquer la place béante, et
acheter la concession, tout cela fut
exécuté dans l'espace de quarante-
huit heures.

La veille, il était certainement l'un
des mineurs les plus pauvres d'Hé-
lène, et il se réveillait millionnaire,
ce qui avait plus besoin de travailler
pour vivre.

Bien vite une compagnie s'organi-
sait, lui achetait pour un prix nul la
moitié de sa mine, qui, vu sa riches-
se et son importance, prenait le nom
de "Long-Filon", et il restait à la
tête de la compagnie comme direc-
teur.

Le "Long-Filon" se trouvait à qua-
rante-cinq d'Hélène, à laquelle il était
relié par un petit chemin de fer à
voie étroite.

Cette petite ligne ne comptait que
deux stations, celle du Long-Filon, et
une autre appelée le Roi-David, qui
devait son nom à une autre mine,
non moins prospère que la précédente.

M. William Sheldor était donc de-
venu colossalement riche. Il possé-
dait un superbe hôtel sur la grande
rue d'Hélène, une vaste et somptueu-
se habitation tout à côté de la ville.
Et à la villa, comme à l'hôtel, on s'a-
massait forme ; tout était joie et
gaité, car les parents adoraient leur
fils unique, miss Eva, qui était bien
ce qu'on avait, la plus jolie créature,
la plus charmante et la plus saine
qui pût rencontrer dans tous les Etats
Unis d'Amérique.

Simple, aimable et gracieuse, tout
à l'encontre de Lisy Sheldor, qu'elle
fréquentait constamment, les deux
pères s'étant connus alors qu'ils tra-
taient la misère ensemble.

Ulysse Hector, peu de temps après
l'aventure du portrait du Cerf-volant

dit donc été invité à une grande
donnée à la villa de M. Seider.
Il avait trouvé Mlle Eva charman-
te, il avait fait valser, et un bon sym-
étrique et équilibré, promptement établi
entre les deux jeunes gens.
L'une des premières personnes ren-
trées chez M. Seider avait été na-
turellement M. Jay Sheldon, et le ri-
che marchand de monture et de ja-
nons avait familièrement frappé sur
l'épaule du peintre, en lui disant
à voix basse :
— Ah mon cher Hildard ! C'est affaire
à vous ! Vous avez parcouru da-
vantage depuis que nous nous sommes
vus !...
Et sans attendre une réponse d'U-
lysse-Hector.
— Vous êtes un farceur, vous !...
— Vous nous cachez votre jeu !...
— Et ne vous ai-je caché rien du tout
— Et n'ai-je pas très heureux de tra-
vailler avec moi ? J'ai fait pour vous
je ne l'ai pas oublié, croyez-le
bien !
La-dessus, il était allé présenter
ses devoirs à Mme Sheldon, qui lui
avait dit un tout pénétré :
— Je gagerais toujours le souvenir
de vous, que vous nous avez ren-
contrés !
Quant à Mlle Lisy, elle répondait à
celle au salut du peintre qui trou-
vait que, loin d'avoir embelli, le tour
de l'oeil de la jeune Américaine était
quelque peu accusé, et que l'épau-
le ne s'était pas non plus mise d'ac-
cord avec sa parolle.
Ulysse-Hector Ulysse était devenu
un véritable bout-en-train de toute
cette société, qui ne s'occupait qu'à
passer le temps le mieux possible en
tant l'argent par les fenêtres.
On sait la liberté que l'on laisse
aux jeunes filles américaines, liberté
dont elles n'abusent point, à quel-
ques rares exceptions près, il faut
se rendre cette justice.
— Alors, ce furent ces parties de
chasse, collations sur l'herbe, di-
ners aux lanternes, excursions à che-
val, en break, patins et tennis—au-
tamment dit de courte-paume—ou de
rocket.
On connaît la robustesse du pein-
tre. Il était toujours le premier en
part, jamais las, toujours disposé à
tous, au plaisir, et apportant
avec lui ses jeux, cette bonne hu-
neur aimable et facile, qui met si
bien tout le monde à l'aise.
Il est évident que notre ami éveil-
lé de nombreuses jaouistes, mais il
avait si bon garçon, si aimable, qu'il
était, au moyen de son avenant
humour, se faire pardonner sa su-
périorité incontestable.
Mlle Lisy Sheldon le tenait à
coeur et n'avait pas l'air de s'occuper
à lui.
Un léger incident suffit à mettre
feu aux poutres amassées dans le
cœur de la désagréable créature.
Un certain soir, on était à l'autonne,
ainsi que nous l'avons dit plus haut,
et il y avait grand bal à l'hôtel de
Seider. Le peintre Ulysse-Hector orga-
nisait dans les quadrilles hos-
tes, et dans son cœur avec Mlle
Lisy Sheldon.
Nous avons dit que Mlle Seider
était une adorable créature, nulle-
ment vainne de sa beauté et portant
dans son cœur loyal et pur ce senti-
ment de charité chrétienne qui est
la première de toutes les vertus hu-
maines.
Intelligente, physionomiste, elle
avait pas été sans lire dans les
yeux quelque peu divergents de Mlle
Lisy Sheldon, qui plus souvent qu'à
son tour demeuraient sur sa chaise,
avec un sentiment de triste envie qui
la rencontrait trop souvent chez les
autres et leurs disgrâces de la natu-
re.
Un soir, s'adressant à Hector qui ne
venait pas pour l'instant avec elle
et se dirigeait vers la splendide bal-
con pour s'offrir un copieux rafraî-
chissement :
— Monsieur Ulysse... J'ai quelque
chose à vous demander.
— A moi, mademoiselle ! Trop heu-
reux... Dites... Parlez... Quel tra-
vail d'histoire vous vous qu'immé-
diatement vous complaissez ?
— Avez l'obligeance de ne pas vous
occuper de moi, dit la jeune fille en
notant, car je suis certaine que mal-
gré vos charmantes protestations,
vous allez me refuser.
— Jamais de la vie !...
— Vous m'accordez ce que je vous
demande ?
— Bien entendu l'engagement formel...
— Eh bien ! J'ai foi en vous... Eh
bien ! pour me faire plaisir, ayez
l'obligeance de demander une valise
à Lisy Sheldon. Voici trois fois quel-
le ne dansez pas.
Le peintre répondait à cette de-
mande par une significative grimace,
que la jeune fille saisit au vol.
— Là ! Vous voyez... Vous recu-
sez déjà.
— Pas du tout, mademoiselle... Pas
de peine au monde... J'étais même
occupé à vous demander : « A quel
moment pourrais-je bien demander cette
valise, que je ne puis danser avec
Mlle Eva Seider », et je suis certain
que le nom de Mlle Sheldon allait
venir à ma pensée.
— Que vous êtes mauvais ! dit Eva,
en riant—alors ! Faites vite ! Je ne
m'ennuie pas quand tout le monde
ne prend pas du plaisir autour de
moi !
Ulysse-Hector s'avancant de son air
si si vaillant, et s'inclinant devant
la jeune fille :
— Mademoiselle... voulez-vous me
faire l'honneur de m'accorder cette
valise ?
Un éclair de haine traversa les pri-
smes de la jeune fille, et d'une voix
haute elle s'écria :
— Je vous remercie, je ne danserai
pas.
Et se tournant vers un autre, l'ad-
ressant de son esprit, qui, lui aussi,
était resté sur sa chaise :
— Comprenez-vous que cet individu
ait l'impudence de venir m'inviter à
danser, un homme que j'ai vu bar-
bouiller les affiches de mon père ?
Hector Sourdaud, nous nous en sou-
venons, était pas la patience même.
Mais c'était avant tout un garçon
bien élevé, et il se rappelait, au mo-
ment même où la colère lui montait
au cœur aux joues, qu'il avait affaire
à une femme.
Néanmoins, comme le propos avait
été entendu par la salle entière, il ré-
pliqua sur le même ton.
— Mademoiselle, permettez-moi je
vous rappelle qu'un homme est tou-
jours honoré par le travail. Vous avez
le droit de me rappeler que je suis obli-
gé de travailler pour vivre. J'ai été
fort heureux que votre père m'ait con-
fié à barbouiller ses enseignes, car
sans l'argent qu'il m'a fait loyalement
gagner, je serais peut-être mort de
misère et de faim !
— Vous êtes un insolent !—cria Li-
sy Sheldon.
Et elle réfugia sa colère, — les fem-
mes gardent toujours cet en-cas à
leur portée,—dans une crise de nerfs
et de larmes.
La chose, comme bien on pense,
faisait scandale. Hector se sentait
très ennuyé de cette scène, et s'ingé-
ra à se retirer, lorsque quelqu'un
lui dit :
— Il se retourne. C'était le maître de
la maison, M. William Seider lui-
même.
— Mon cher monsieur, voulez-vous

l'obligeance d'oublier les
propos de cette pécore ? Je
na mon pauvre ami Sheldon d'a-
marquer tout pour elle... Je
avez, fort bien sûr, vous, et
avez très bien fait.

Elle Eva revenait auprès du pein-
elle aussi; on avait emporté la
tous les clameurs s'élevaient.

— Oh ! mademoiselle ! ça peut-il
empêcher de dire à la jeune fille,
s'avez fait faire un fameux

— Et toi, que, moi aussi, je vous
des excuses, — fit-elle avec son
gracieux sourire, — voilà, mamans,
est derrière vous, et qui tient à
présenter elle-même tous ses re-
ments de cette scène où vous avez eu
beau rôle.

Et l'excellente Mimé Seider, en ter-
minant celle, exprimant au peintre
qu'elle était désolée de ne qu'il
de se passer, et de la grossie-
de cette vilaine petite peste de
y.

— Elle m'a en exécution, — s'écria
vainement Hector, — et je ne sais
allément pas pourquoi !

— Ah ! elle vous a en exécution !
— dit la jeune Eva, — et croyez ?...
— et une lune de malicieuses fines-
sa dans des très jolies prunelles
vives.

— Comme bien on pense, la jolie sor-
de Mlle Sheldon avait jeté un
d. Il était déjà tard ; les mamans,
si que cela se passe dans toutes
réunions mondaines, les mamans
souhaitant qu'il emmenent leurs
filles, et les papas ne désiraient qu'al-
se coucher.

On se séparait donc.

Cette scène n'avait pas été sans
servir un peu Ulysse-Hector, —
pas fâché de prendre l'air, de se
brin. Les rues étaient désertes, il
une seule cigarette et se mit à faire
cent pas.

— Je pensais, il rêvait.

— Combien changée son existence et
si peu de temps ! Maintenant, il
ignait énormément d'argent et me-
nait la plus agréable des existences !

— Ah ! si ses pauvres amis se fus-
sent trouvés auprès de lui !... Com-
on était-il été heureux de leur faire
un si bon accueil !

— Et attend-il ?

— Morts, sans aucun doute... broyés
et épouvantable cyclone.

— Ou repris !... Et pendus !...

— Ce mot, il le répéta plusieurs fois
avec une sorte de rage, si bien qu'il
fit par le prononcer à haute et in-
dignifiable voix.

— Et pendant qu'il passait sous l'une
de ces étincelantes lampes électriques
arrangées d'éclairer la nuit, les gran-
des rues d'Hélène.

Le mot "pendu" venait de lui être
renvoyé comme un écho par un hom-
me qui marchait en sens inverse et
qu'il n'avait pas entendu s'approcher,
dans l'état de préoccupation où il se
trouvait.

— Pendu ! — fit l'homme, d'une voix
rogomme, — pendu !... Pas enco-
re !...

— Puis au moment où il arrivait sous
lueur de la lampe électrique, il
s'échappa une exclamation
ouïssante, un blasphème, et prenant
à jambes à son cou, se jeta à corps
dans une rue transversale, non
sans avoir dit cette heure,

— Qu'est-ce qu'il veut dire, — se
demanda Hector, tout ébahi de l'a-
nature.

On sait combien était courageux
notre ami, et aussi combien solide.

— Un homme qui file en me voyant
Ca n'est pas naturel, cette affaire.

Et après une demi-seconde de ré-
flexion, il n'y a pas à dire, il faut que
je l'aie eu s'en va ce parolaisien-là !...
Et, les cordes au cou, il s'élan-
ça à la poursuite de l'homme.

— Il s'assurait, tout en courant, que
un revolver, un amour de petit col
croisasse d'ivoire, se trouvait dans la
ce de son pardessus, et ma foi, au
la tête bonheur : il courait, courait, sa
l'aristocratie éveillée par l'aventure.

— La nuit était assez sombre. La lune
se dissimulait tout à coup derri-
ère des nuages gris.

— Il n'apercevait plus l'homme, tou-
jours flânant, très vite, que comme
une ombre vague. Mais il entendait
le bruit de ses pas précipités, un
ruit de grosses bottes ferrées, tandis
qu'il, chassé de ses escarpins d'
l'homme, il courait sur la pointe du pied,
blessant, sans grand bruit et avec
un légereté extraordinaire.

— L'homme, cependant, devait se sen-
tir poursuivi ou tout au moins il en
avait dissimulé tout à fait, car il
faisait tous ses efforts pour gagner
à terrain et se donner de l'air.

— Il avait encore coups à angle droit,
zigzaguant au travers de rues étroites.
Hector connaissait fort heureuse-
ment ce quartier, qu'il avait habité
de temps de sa misère ; mais malgré
ça, il sentait bien que par ce som-
bre, l'homme allait finir par lui
passer dans la main et qu'avant
longtemps il perdrait sa trace.

— C'est ce qui eut lieu après deux ou
trois détours.

— Il tourna, retourna sur lui-même,
attit encore deux ou trois rues.
Vainement, il chassa à l'homme
attit bien terminée ; il revenait bre-
vuille.

— Il s'était arrêté et se disposait à re-
prendre le chemin du "Grand-Soleil".
Mais une fenêtre grince au-dessus
sa tête.

— C'est toi, Billy ? — dit-on à mi-
voix.

— Hector répliqua par un grogne-
ment semi-gutural, semi-nasillard,
n'attendant, il faut croire, assez bien
l'organe de l'homme qui avait répété
avant lui le mot "pendu", car de
ce mot, Hector ne savait rien.

— Tu es encore saoul, triple sac à
... Eh bien ! tâche de ne pas te
nouer demain matin ; car j'ai en
mon tuyau. C'est demain à dix heu-
res que part le convoi de Long-Fin-
— Pas saoul ! — grogna de nou-
veau Hector.

— C'est bon, c'est bon !... Rentre
à te coucher et ton homme... Il
ira jour demain.

— Et la fenêtre se referma avec pré-
caution.

— Eh mais !... — se dit Hector, —
je crois que j'ai joliment bien fait de
le nommer Billy... Mais c'est
bien fait... Le "Long-Finon",
un ami de M. Seider. Eh bien !
n'a-t-il que ça à chanter, c'est d'al-
le prévenir, et tout de suite enco-
re... Il n'a peut-être pas trop de
temps pour prendre ses mesures...
Hons-y !...

— La course avait été longue. Il fal-
lait bien tout près d'une demi-heure
avant de regagner la grande rue, car
avait piqué sa course jusque dans
des carrefours de la ville.

— Enfin il atteignit l'hôtel de M. Se-
ider et il se mit à sonner vigoureu-
sement.

— Ah ! bien oui ! Après une nuit de
labeurs, les domestiques maltraités à
loings fermés, comme leurs maîtres !

— Et sonner, et recommencer ! —

— A la fin, une petite fenêtre du se-
cond étage s'ouvrit et la voix d'un
jeune homme Tambo se fit enten-
dre.

— Qui ça sonner comme ça ?... Par
exemple... à cette heure-ci !... Moi

chercher police!...
 besoin de parler à M. Sel-
 Tambo, tu entends, Tambo!...
 reconnu... Besoin de parler
 Selder, et immédiatement!...
 Tambo!... C'est une affaire très gra-

Tambo n'y croyait pas, à
 très grave.
 h! messié l'Estampart, ça pas
 ça pas joli!... Vous met-
 un état pareil!... Ah!
 ça, pas bien!... ça pas Jo-
 pour un messié la France!...
 couché ou messié l'Estam-
 aillez couché ou.

Tambo referma philosophique-
 la fenêtre.
 tira sur le bouton avec une
 force que celui-ci lui resta dans
 les, expaséré, il se rua sur la
 et à coups de pied titaniques,
 aya de la défoncer.
 petite fenêtre du second étage
 ouvrit à nouveau, et la voix de
 so se fit encore entendre.
 était enrouée par la colère.
 Tambo était évidemment
 ux de ne pouvoir se livrer à un
 neil qu'un surcroît de travail lui
 bien fait gagner.
 Alors! Messié l'Estampart, ou-
 sas voulu partir!...

Alors, je te dis que j'ai ab-
 besoin de parler à ton mal-
 et sur l'heure. Et si tu n'ou-
 pas Tambo, je te promets la
 jolie racée de coups de canne
 il jamais tanné une peau de bou-

Ca, douloureux!—clama Tambo
 voir un blanc dans un état si
 rable.

Ouvriras-tu?... triple brute.
 pas, tu veux rentrer chez
 et tranquillement?—fit une
 fois Tambo.
 le te dis que je veux parler à ton
 frère.
 Alors, tant pis pour vous.
 Tambo, du haut de son second
 a, versa sur Hector Sourdaci la
 d'eau traditionnelle.
 Tu m'as paleras, vil esclave!—
 le peintre.

(A suivre.)

**Prendre ses
 précautions**

mal de gorge, si léger qu'il soit,
 dégénère en bronchite si on n'est
 é avec du BAUME RHUMAL.

Un espion anglais

adres, 9—On raconte dans le
 illy Express "une histoire à sen-
 a qui a trait aux efforts du gou-
 vernement anglais pour se procurer
 informations détaillées sur la
 ruption des sous-marin fran-
 çais.

seule façon d'obtenir des ren-
 seignements secrets avait été de se
 recruter un espion, mécanicien de son
 art, parlant français comme s'il
 né en France, et capable de pou-
 trouver une place dans les chan-
 de construction à Cherbourg. On
 découvrit l'individu désiré, et
 mois plus tard la plus grande
 e des plans et modèles se trou-
 vèrent les mains de l'ambassade
 aisse. On n'entendit plus parler
 il quelques temps après et on fit
 enquête qui amena la découverte
 du soi-disant espion anglais avec
 arrêté, fugé secrètement et con-
 vine à la détention perpétuelle dans
 enceinte fortifiée.

A LEVIS

Le nouveau chemin de fer

se rappelle que nous avons an-
 cé la vente des limites de M. Chs
 Lévis, à un syndicat de capita-
 américains.

Veilleux doit se rendre à New-
 York, la semaine prochaine, pour
 ce contrat.

ses Vanderbilts, propriétaires du
 min de fer New-York Central, ont
 les intérêts dans le chemin de
 ligne indépendante à Québec. Ils
 ont aussi des croits à Montréal et
 de St-Laurent et Adirondack, qui
 vendront bientôt la possession
 New-York Central sur la base de
 our-cent de garantie. Le New-
 York Central se propose de faire de
 chses choses au Canada, et c'est
 ce but qu'ils ont achetés tous
 Intérêts du chemin de fer de la
 une, une ligne courte partant de
 Montréal, en face de Montréal.
 Sur, au droit de passer à tra-
 vers le chemin jusqu'à Lévis et
 jusqu'à l'Atlantique. Cinq-
 ont un pour cent des actions du
 chemin de fer de la rive sud ont été
 tées il y a quelque temps, par
 Robert J. Campbell, de New-
 ark, président de la compagnie de
 truction du Cap Breton et iden-
 tifiés avec les Vanderbilts.

ses Vanderbilts ont un seul objet
 les ressources minières de la
 vince de Québec, et ils ont l'inten-
 tion, avant longtemps, d'établir d'im-
 menses Industries pour le fer et l'a-
 on non seulement au Cap Breton,
 mais surtout autour du port de Qué-
 bec. La grande quantité de bois de
 que contiennent nos forêts est
 id un attrait pour ces magnats,
 nant à ce qui concerne Lévis par
 tièrement, on y exigera des mou-
 à scie et des pulperies. On y
 struira des quais et des réfrigé-
 raires. Des représentants des Van-
 bilts sont venus à Québec, l'été
 dernier, dans le but de visiter tout
 et ses avantages, et le résultat
 est tellement favorable qu'il a été
 décidé de transformer Lévis en un
 de commerce florissant.

LES CHARTREUX

Incident de quitter la France

Paris, 9.—Les Chartreux viennent
 tenir un chapitre à la Grande-
 trousse dans lequel ils ont décidé,
 les trois jours de délibération, d'é-
 quitter de France. Les prieurs de
 onze abbayes de Chartreux rési-
 dants en Europe, étaient présents
 d'uns d'un contre-ordre spécial ve-
 nant de Rome, tous les Chartreux ré-
 sidents en France auront secoué sur
 les français la poussière de leurs
 alpales le 30 septembre prochain.
 Le gouvernement est inquiet en
 quant qu'il va perdre deux mil-
 lions de francs par an que les Char-
 treux payent au fisc.

Paris, 9.—Les sœurs de Jésus-Mar-
 ien, établies depuis une soixan-
 te d'années à Rodas, boulevard
 de la-Isle, où elles possèdent un va-
 lement, quittent notre ville et
 se réfugient en Angleterre. Les
 vents des élèves viennent d'être
 armées que les cours ne repré-
 sentent pas à la rentrée.

[illegible][illegible]

NOS COUPONS DE

"BROWN SHAG"

Jusqu'au 1er juillet 1902

L. LARUE, JNR.,

Société St-Jean-Baptiste

Election des officiers

IL GUERIRA

Les repaires anarchistes sont traqués et vidés
sans pitié.---Emma Goldman sera arrêtée

prêtre Root au surintendant de la police et à l'avocat du district à cet effet pour lui empêcher l'assassin de devenir un héros par la réclame qu'on pouvait lui faire. Les idées de M. Root à cet égard ont été partagées par les autres membres du conseil. Les filles allemandes, trente à trente-cinq ans ; taille, cinq pieds deux à trois pouces ; teint pâle ; visage maigre, polds, environ cent quarante livres. Elle a des cheveux abondants, un nez remain, le type juif des lèvres gâchées, elle est bien mise.

et porte un lorgnon.

1

L'excursion des récoltes au Lac St-Jean

L'illumination de la ville

A l'occasion des visiteurs royaux

gés de l'illumination des gares de
Lac St-Jean et du Grand-Nord, ain

que de plusieurs magasins et résidences privées.

la épouse de M. François Delannoy.

L'exode des religieux en France

Depart des Bonodictins

On mande de Sablé (Sarthe) que l'abbé du monastère des bénédictins de Solesmes a quitté la France le 19 août, se rendant à l'île de Wight. Les religieux partiront par groupes.

Le père abbé, dom Delatte, est encore à Solesmes. Plusieurs moines sont partis, entre autres dom Alocque, reau, disciple de dom Pothier, renouvateur du plain-chant, avec les frères convers. Il y aura d'ailleurs une cérémonie de profession le 15 septembre à l'abbaye de Saint-Pierre. Les moines partiront quelques jours après.

La population de Solesmes est pr

fondement émue ; de nombreux ouvriers occupés à la reconstruction de l'abbaye ont envoyé une lettre pressante au député de la circonscription qui a voté la loi Trouillot.

NE LES JETEZ PAS

Calme les muscles fatigués, fait disparaître le mal et la douleur et met le corps à l'aise.

Incendie au lac Mégantic

Quatre maisons détruites

Après le Travail ou l'Exercice

DOND'S

Après le Travail ou l'Exercice

Calme les muscles fatigués, fait disparaître le mal et la douleur et met le corps à l'aise.

Ne prenez pas les "préparations" faibles aqueuses, que l'on dit être "la même chose" que Pond's Extract qui surissent facilement et qui contiennent généralement "l'alcool de bois," qui est un poison.

mortal.